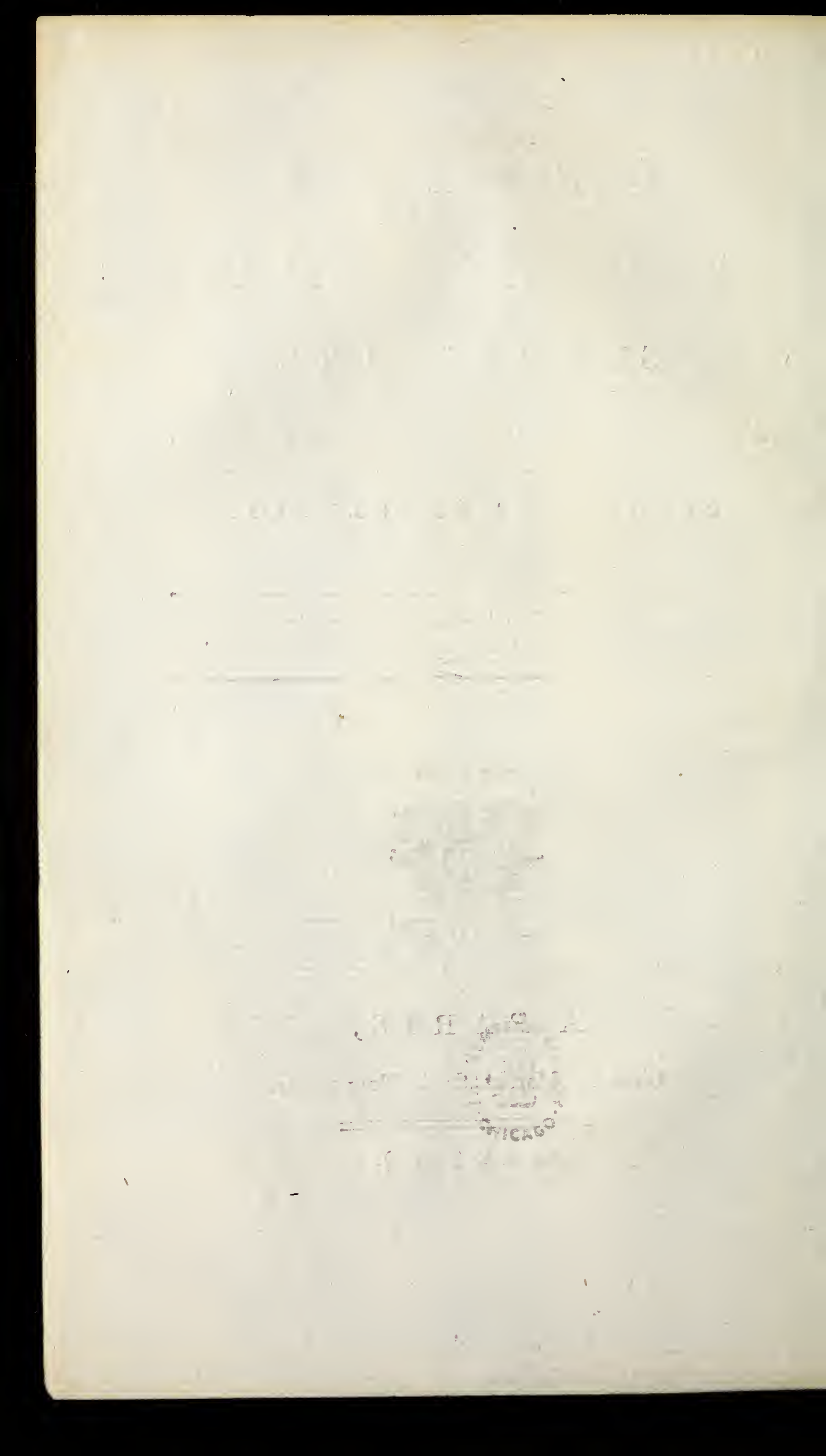
ÉPÎTRE
A L'ABBÉ SICARD,
SUR LES MOTS
AVEC LESQUELS ON NOUS A GOUVERNÉS
PENDANT LA RÉVOLUTION.

Hélas! le bien se fait trop lentement,
Et tout le mal se fit dans un moment!



A PARIS,
Chez les Marchands de Nouveautés.

An IX (1801).



AU LECTEUR.

Il y a dix-huit mois que ce petit opuscule est écrit. Il ne fut d'abord destiné qu'à être lu par l'ami à qui il fut adressé. Je l'ai fait voir, depuis, à plusieurs littérateurs, qui, tous, m'ont dit, qu'à cause de son originalité, il pourrait être agréable au public. Mon intention, en le publiant, n'est point de renouveler les haines. Hélas! elles n'ont que trop duré. Mais je me suis aperçu que les partisans des mots, qui nous ont gouvernés avec tant de fracas et de dommage, aiment encore leur ouvrage comme un père aime ses enfans. Si personne ne leur dit qu'ils ont fait des sottises, ils croiront avoir fait de bonnes choses; la plupart sont de cette force. Je crois d'ailleurs être certain que les offensés, au moins ceux qui ont un peu de sens commun, regardent leurs malheurs comme l'effet d'une impul-

sion générale, et non comme celui d'une cause individuelle. Je voudrais que les autres eussent la même générosité; mais, de tous les temps, il a été plus difficile de pardonner le mal qu'on a fait, que d'oublier celui qu'on a souffert.

DAVID.

ÉPÎTRE
A L'ABBÉ SICARD,
SUR QUELQUES MOTS
DE LA RÉVOLUTION.

Mon cher Sicard ! l'obscurité des mots
De nos erreurs fut l'effet et la cause;
Vous le savez, une foule de sots,
De mots nouveaux inonda notre prose:
Par les faiseurs, rien ne fut expliqué,
Aux nouveaux nés, conçus par l'ignorance,
Aucun vrai sens ne put être appliqué,
Et cela fit les malheurs de la France.
Il fallait donc que nos législateurs,
Nos avocats et nos méchans auteurs,
Tous, par malheur, doués de la parole,
Fussent tenus d'aller à votre école.
Massieux eût dit aux Anciens, aux Cinq-Cents,
Qu'il ne fut point de mots vides de sens,
Et qu'avant tout, pour parler, pour écrire,
De leur valeur il faut d'abord s'instruire.
Comme vos Sourds, s'ils eussent défini,
Aurait-on vu tant de brouillamini?
Non : la clarté que la raison commande,
Eût élagué les mots de contrebande.

Ils n'eussent fait ni loi, ni règlement,
Où tout ne fût exprimé clairement.
Fort peu de lois, simples, mais bien écrites,
Auraient banni ce fatras de redites.
Pour gouverner un peuple si courtois,
Leur fallait-il trente-six mille lois?
Ah! quel malheur, qu'une horde flétrie,
Ait par des mots asservi ma patrie!
Si ces jongleurs avaient connu votre art,
Auraient-ils fait tant de lois de hasard?
Non, mieux qu'un Sourd, ils eussent fait merveilles;
Car les marauds ne manquaient pas d'oreilles.
D'un cerveau creux, sortit un embryon,
Qui fut nommé la *Constitution*.
Le définir, parut peu nécessaire;
On le disait compris par le vulgaire.
Ce néophyte, ayant triple revers,
Devait pourtant être pris de travers;
Il exprimait le physique de l'homme,
Et certain bref, jadis venu de Rome (1).
Le sens nouveau qui lui fut appliqué,
A l'ignorant devait être expliqué;
Sans ajouter glose, ni commentaire,
On décocha ce mot triangulaire.
Hélas! le bien se fait trop lentement!
Et tout le mal se fit dans un moment.
Or donc, ce mot, plus actif que la foudre,
A peine né, s'attache à tout dissoudre.

(1) La bulle *Unigenitus*, s'appelait, *Constitution*.

Que Jupiter lance tous ses carreaux,
Il ne saurait nous faire autant de maux;
Car, *subitò*, chez nous il fit éclore;
Plus de malheurs que n'en lâcha Pandore.

A son aspect, l'ami fuit son ami,
Le fils du père est bientôt l'ennemi;
Dans ce chaos, un valet fut-il traître?
Il fit pâlir et frissonner son maître.
De la chiourme, on tire le forçat,
Pour nous juger sur des crimes d'État.
Se voyant donc sans lois, sans garantie,
Bien des Français quittèrent la partie;
Dans d'autres lieux, ils portèrent leurs pas,
Pour éviter les fers et le trépas.
Ce mot naquit au milieu des orages,
Et n'a vécu que de sang, de carnages.
Ses inventeurs voulaient-ils notre bien?
Beaucoup de gens pensent qu'il n'en fut rien;
Pour moi, je sais qu'il fut quelques mains croches,
Qui tout au moins le voulaient dans leurs poches.

Ce mot, pourtant, était né doux et bon,
Mais ses Mentors l'ont rendu furibond;
Ils l'ont séduit, dès sa tendre jeunesse,
Et l'ont courbé vers la scélératesse.

Après sa mort, il lui naquit deux sœurs,
Qui, comme lui, n'eurent ni frein, ni mœurs.
Dans le désordre et le crime élevées,
Du jour, bientôt, elles furent privées.

Une autre, enfin, lui succéda, l'an huit,
Mais un héros, par la main la conduit;

L'activité, les talens, la prudence,
Ont protégé le jour de sa naissance:
Ah ! celle-ci, fait renaître l'espoir.
Dès son aurore, on dut s'apercevoir
Que la raison, la vertu, la sagesse,
Élèvent bien cette jeune princesse.

A ce premier succéda, *Liberté:*
Un mot si doux avait tout enchanté;
Mais un génie, ennemi de la France,
Pour tout brouiller, envoya la *Licence.*

Ce monstre, plein de caprices, d'humeurs,
N'eut de sa sœur, ni l'esprit, ni les mœurs;
Et quoiqu'il ait un faux air de famille,
C'est un démon, qui massacre, qui pille,
Qui détruit tout, qui ne respecte rien,
De tout capable, hors de faire le bien.
A son aspect, l'innocence frissonne,
Et l'homme faible au crime s'abandonne:
Trouvant partout des tigres, des bourreaux;
Ce qu'il parcourt est couvert de tombeaux.
Il disparaît, Dieu veuille le conduire;
Depuis six mois, on se parle, on respire.

Au même instant, arrive *Égalité*,
Avec plaisir, on l'aurait accepté;
Mais il devint le cheval de bataille
Des guet-apens, de toute la canaille;
Ses inventeurs, qu'on croyait ses amis,
Etaient, au fond, ses plus grands ennemis.
Ils avaient l'air d'en faire leur idole;
Mais, dans le fait, c'était une boussole,

Qui les guidait pour s'élever très-haut ;
L'humilité ne fut point leur défaut.
Ces chenapans étaient de vrais despotes,
Qui s'affublaient du nom de *sans-culottes.*
Avec ce titre, on a vu maint piéton
Avoir carrosse, ouiski, phaéton.
Ceux qui, jadis, entretenaient voiture,
Meurent de faim, et couchent sur la dure.
Que de laquais furent gorgés de bien !
Que de seigneurs qui ne gardèrent rien!
Égalité n'était donc qu'une mine,
Qu'allait fouiller cette horde assassine;
Et, dans le fait, Tainville, Coffinhal,
Et leurs consorts, ne voulaient rien d'égal.
Chaque ruisseau voulait être rivière,
Et se grossir, n'importe la manière.
Quel est celui qui s'avance isolé?
C'est *Unité* : ce fut l'intitulé,
Que prit d'abord la grande république.
On décréta qu'elle serait unique.
Hélas! je crus qu'un seul, mais bon ressort,
Réglerait tout, et nous mettrait d'accord.
Ah! fol espoir! attente bien futile!
Pour un moteur, il s'en trouva cent mille ;
Lors tout se mut en tant de sens divers,
Que la machine alla tout de travers.
Figurez-vous les postillons d'un coche,
Qui font tirer, l'un à droit, l'autre à gauche;
Leur char pesant ne saurait avancer,
S'il n'est très-fort, il doit se fracasser.

Tel fut l'état de notre république;
Il lui fallait une force magique,
Pour résister à tout ce mouvement,
Donné, changé, de moment à moment.
Depuis qu'un seul s'est emparé des rênes,
Nous vivotons, nous oublions nos peines;
Si l'univers n'a qu'un régulateur,
Il nous suffit d'un seul, mais bon moteur.

Du même moule, on tire *Indivisible*,
Le mot parut, le sens fut invisible.
Son créateur dit à tous les Français:
« Soyez unis, vous aurez des succès;
» Dans ce moment, l'ennemi vous méprise,
» Vous le battrez, si rien ne vous divise:
» Gravez ce mot dans le fond de vos cœurs;
» Partez ensemble, et vous serez vainqueurs ».

Cet avis plut aux enfans de Bellone,
Un très-bon chef les dresse, les façonne;
Ce n'est bientôt qu'une troupe d'amis,
Qui jurent d'être à ses ordres soumis.

De tous les points, la trompette guerrière
Se fait entendre à la jeunesse altière.
Germains, tremblez! Ils vont se réunir,
De votre audace ils sauront vous punir!
Vous avez cru démembrer ma patrie;
Mais, *garde à vous*, redoutez leur furie!

Pour le guerrier, il se tint fort uni;
Mais de chez nous, tout ordre fut banni.
On vit des gens, et de sac, et de corde,
Souffler partout la fureur, la discorde.

L'homme de bien redouta ses voisins,
Plus d'un Abel a trouvé des Caïns.
Quel temps affreux! quelle époque terrible,
Que celle où vint le mot, *Indivisible!*
 Son acolyte était *Fraternité;*
Chez ce fripon, quelle rusticité!
Son air hagard, sa mine furibonde,
Ses propos durs font trembler tout le monde.
Il exerçait les plus sales métiers,
Et s'exprimait en termes très-grossiers;
Malgré cela, malheur au téméraire
Qui refusait de l'accepter pour frère!
A ses côtés on remarquait *la Mort,*
Qui le rendait, et redoutable, et fort;
On vit écrit au coin de chaque rue :
Fraternisez, ou sans quoi je vous tue.
 Ne sachant plus vivre avec ces brigands,
Je fus chercher mon salut dans les camps;
Si mon SICARD avait voulu me suivre,
Ces chenapans n'auraient pu l'y poursuivre;
Il eût connu, dans ces champs de lauriers,
Les Macdonals, les Moreaux, les Reyniers.
S'il fût allé sur les bords de la Sambre,
Aurait-il vu les fureurs de septembre?
Ce vieux bossu, ce damné, ce butor,
L'eût-il proscrit, au dix-huit fructidor?
 Mais quel est donc ce monstre atrabilaire?
C'est le tyran *Révolutionnaire.*
Pour les plaisirs il n'eut aucun penchant,
Par cela même, hélas! qu'il est méchant!

Fixez son air, et barbare, et farouche,
Le sang lui sort par les yeux, par la bouche.
La terreur suit cet insigne brigand,
Qui ne se plaît qu'au cœur de l'intrigant.
Il est cruel, et d'humeur assassine;
Du monde entier, il voudrait la ruine:
Ses sectateurs sont des maîtres filoux;
Cachez-leur bien votre or et vos bijoux.
Ils l'ont suivi, parce qu'il laisse prendre;
Mais, patience, il leur fera tout rendre.
A nos dépens, il solde ses bourreaux,
Bientôt les tue, et reprend ses cadeaux.
Il est ingrat, par goût, par caractère,
Et sa faveur ne fut que passagère:
Ce scélérat égorge ses amis,
Quand il ne peut perdre ses ennemis.

On dit qu'il fut le fils de plusieurs pères;
Les principaux sont les deux Robespierre,
Mons Henriot, Coffinhal et Couthon,
Marat, Saint-Just, Rossignol et Danton.

Ce mauvais fils, altéré de victimes,
Vous les arrête au milieu de leurs crimes;
Dans l'Achéron, plonge tous ces grimauds,
Teint de leur sang leurs propres échafauds.

Ah! pour le coup, il fut peu politique,
D'exterminer cette infernale clique;
Pour lui, c'était une poule aux œufs d'or;
Car pour détruire, ils valaient un trésor.

Quel est encor ce monstre fantastique,
Qui prit naissance au pays helvétique?

Qui, divisant la France par quartier,
Veut du pouvoir nous faire un échiquier?
C'est l'ennemi du cruel *Terrorisme:*
Pour parler bref, c'est le *Fédéralisme.*
Ce mot, vraiment, n'eut point de sectateurs;
Mais, inventé par nos législateurs,
Il fut porté sur la fatale liste;
Quand on déplut, on fut *Fédéraliste.*
Tout fut permis, hors d'être honnête et bon :
Impunément on put être fripon,
Vil, intrigant, lâche, assassin, barbare,
Et plus cruel qu'un monstre du Ténare;
Mais l'être humain se trouva compromis,
Quand il prêta secours à ses amis.
La mort, les fers furent la récompense
Que s'attira l'utile bienfaisance.
Fut-il jamais, dans ce vaste univers,
Des magistrats si fous et si pervers?
On vit Dracon (1), dans son cruel caprice,
Punir de mort le moindre petit vice;
Mais quoi! vit-on chez aucuns potentats,
La vertu mise au rang des attentats?
Quel temps affreux! quel horrible systême,
Où tout fut crime, hors le crime lui-même!

---

(1) Le code de Dracon veut qu'on punisse de mort la paresse. La paresse est, au moins, un défaut; mais il n'y a que le code révolutionnaire qui ait puni les vertus de la peine capitale. L'hospitalité, l'humanité, la piété, sont les premières vertus sociales : elles ont été punies de mort. — Où? — En France. — Dans quel temps? — Au dix-huitième siècle. — La postérité ne le croira pas.

Quel est celui qui, d'un pas assuré,
Vers nous s'avance? Hélas ! c'est *Modéré*:
Cet être doux, digne de notre estime,
De nos fureurs sera-t-il la victime?
Oui : les brigands de toutes les couleurs,
Vont l'abreuver de larmes, de douleurs.
Plaignez son sort. Ah! dans les temps d'orage,
Un homme juste est un sot personnage!
Il faut qu'il meure, ou qu'il soit déporté;
Sans examen, son arrêt est porté.
S'il aime l'ordre, et déteste la ruse,
Sa vue irrite, et sa présence accuse.
Qui veut tromper, veut être sans temoin,
Et n'aime pas celui qui voit trop loin.

De tous les temps, l'humble *Modérantisme*
Fut regardé comme le vrai civisme.
César disait : « L'homme juste est pour moi,
» Sa probité me répond de sa foi;
» Le Modéré ne peut qu'être propice
» Au gouvernant qui chérit la justice ».

A tout propos, il tenait ce discours.
Voici celui des tyrans de nos jours :
« Au Modéré, nos lois ne sauraient plaire;
» S'il n'est pour nous, il nous sera contraire;
» Il est urgent de s'en débarrasser,
» Il faut le perdre, ou du moins le chasser ».

Aussi César protégeait la justice;
Pour nos bourreaux elle n'est qu'artifice.
Quiconque prend la raison pour appui,
Est sûr d'avoir le Modéré pour lui;

Mais le méchant qui toujours déraisonne,
Dans son parti ne doit avoir personne.
J'en crois voir un qui, d'un air circonspect,
Se cache aux yeux : je crois que c'est *Suspect.*
Pourquoi l'est-il ? Il a si bonne mine !
Il n'est pas moins gibier de guillotine.
S'il a de l'or, des vertus, des talens,
Il est suspect aux yeux des turbulens.
Dans chaque lieu de notre république,
De ce mot-là se voit une fabrique.
Si l'homme sage inspire du respect,
On lui répond : Vous nous êtes *Suspect.*
Avec ce titre on envoie au supplice,
La probité, le savoir, la justice.
Contre ce mot il n'est point de raison,
Les cris, les pleurs, tout est hors de saison ;
Il faut s'attendre à la mort, à la gêne,
Ou déserter une terre inhumaine.
Si je voulais exercer mon esprit,
Sur tous les mots décochés par la rage,
De bien long-temps je n'aurais de répit ;
J'aime donc mieux laisser ce barbouillage,
Mon cher SICARD ! Il est déjà minuit,
Il me faut donc terminer cette glose.
Je deviens lourd, le sommeil me poursuit ;
Adieu, bonsoir, il faut que je repose.

FIN.